

Clichés



40 plombs pour *Garlon L.60*, installation paysagère évolutive
les plombs à l'arrivée sur le site, Saucilly, août 1999

LE PROJET MEMENTO MORI

L'exposition : pièces à emporter - Le livre : *Nuestras Hijas*

Dans nos civilisations occidentales contemporaines, "la mise en circulation des morts est difficile" - niée, considérée avec horreur, refusée avec effroi. C'est de ce constat qu'est partie Lena Goarnisson, qui - renouant par là avec la tradition picturale des Vanités - a créé il y a quelques années un objet qu'elle a appelé un plomb*. Celui-ci est la pièce centrale du projet global intitulé *Memento mori*, qu'elle développe depuis 1997. L'artiste s'est déjà, dans un précédent travail, attachée aux morts violentes, "injustes". Elle a sollicité auprès de différentes personnes volontaires les récits de ces morts, histoires de décès brutaux qui ont frappé leur imagination. Pour chacun des disparus elle a conçu un plomb, que ceux qui lui ont raconté l'histoire ont pu ramener chez eux. De cette seconde vie de l'objet chez ces gens, elle a réalisé des photos. Ces pièces engendrent également des collaborations diverses, sous la forme d'installations dans différents lieux, ou d'actions avec les porteurs de plombs.

Dans l'exposition qui nous est proposée à LENDROIT, l'installation que forment ces 236 plombs, alignés les uns à côté des autres, figure un sombre parterre, et évoque un étrange culte funéraire, dont la présence excède une simple fonction esthétique. A regarder l'ensemble, diverses images nous traversent : cimetières, alignements préhistoriques ; viennent aussi à l'esprit les amoncellements d'objets personnels photographiés dans les camps de concentration et d'extermination. Ces images obsédantes ont donné à la mort et à sa mise en scène une nouvelle apparence, terrible, dont le souvenir hante peut-être ce travail de Lena Goarnisson. Chacun des 236 plombs porte le nom (ainsi que la date et le lieu de décès) d'une morte, d'une des 236 femmes mexicaines assassinées à Ciudad Juarez de 1993 à 2003, dont l'identification a été possible et répertoriée par le groupe féministe *Ocho de marzo*. Ces femmes, victimes des hommes et de la société qui les a méprisées, voire ignorées, ont disparu parfois dans l'indifférence.

Beaucoup d'entre elles n'ont jamais été retrouvées, et leur nombre serait en fait proche de 400.

Ce champ de plombs redonne une réalité à ces destins brisés, qui entrent ainsi dans nos consciences, et le travail artistique accomplit un geste contre l'oubli, le plomb étant à la fois ce qui rend hommage aux mortes et leur restitue une forme d'existence. *Nuestras Hijas*, le livre, contient les compte-rendus des circonstances de chacun de ces assassinats. Les courts récits, qui se succèdent sobrement, redoublent cette mémoire et lui assurent une trace supplémentaire : inscription dans le texte et inscription dans la matière se font écho. Honorant la mémoire d'un mort, le plomb s'apparente à une offrande, et pourquoi pas à un transfert symbolique, magique. Mais il a été créé également pour nous rappeler que nous aussi, nous mourrons. Objet simple, brut même, incongru à première vue : à le voir isolé, on ne peut comprendre ce qu'il signifie, et on se perd en conjectures sur sa forme, sur sa matière. Paradoxalement, l'étrange-

té se dégage de son extrême simplicité. A mille lieux du joli, du raffiné, il nous rattache à des formes archaïques d'art funéraire. Il est une pièce d'art contemporain, qui puise pourtant son sens dans une réflexion sur l'Histoire. En effet quelle époque, quelle civilisation, n'a pas confié à de modestes objets le soin de répondre à la mort, au vide et à l'angoisse qu'elle créait en nous ? L'art peut-il nous réconcilier avec la mort, avec nos morts ? Sans doute pas ; mais il peut du moins nous conduire à en appréhender et peut-être apprivoiser la pensée.

Lena Goarnisson nous propose de partir avec l'un de ces plombs, et d'héberger chez nous un peu de cette mémoire. Bousculant la conception de l'oeuvre d'art exposée, elle nous invite à première vue à son démantèlement. L'oeuvre est ici provisoire, vouée à être dispersée ; mais cette dispersion est un appel en notre direction, le désir qu'en se saisissant d'un de ces plombs, nous

nous penchions sur notre commune condition de mortels, et sur ce que nous confions aux objets pour soutenir nos mémoires. Au moment de saisir l'objet, de l'emporter avec soi, peut-être serons-nous saisis d'une double inhibition : la crainte sacrée de faire entrer chez nous un objet funéraire, et le scrupule à éparpiller l'oeuvre. En réalité, prendre un plomb, ce n'est pas détruire l'installation mais la prolonger ailleurs, différemment. C'est aussi l'occasion d'entamer une collaboration, et un dialogue, avec l'artiste elle-même. En offrant au morcellement son propre travail, l'artiste pousse donc plus loin sa démarche. Elle s'attaque à ce tabou majeur de notre culture qu'est la mort. Mais elle en met à jour un autre, qui est le rapport que nous entretenons avec l'oeuvre d'art. Celle-ci est le plus souvent considérée comme définitive, aboutie, et nous sommes ici invités à provoquer sa dislocation, à nous en emparer pour la faire vivre avec nous :

manière pour Lena Goarnisson de combattre nos réticences, de nous faire prendre conscience des conceptions figées et des limites qui nous entravent.

Delphine Descaves

** une feuille de plomb de 20 x 20 cm contenant le nom d'un mort, la date et le lieu de la mort, roulée et formant un cylindre fermé.*

RENNES. LENDROIT

> Jusqu'au 28 avril 2006

Découvrez le livre d'artiste *Nuestras hijas* : 240 pages - couverture et 4e de couverture en carton gris 250 gr - tampon : fermeture avec boucle à coulisse et ruban - impression noir sur papier couleur : 100 exemplaires - 20 euros. Tél. 02 23 30 42 27

Suite de l'édito

Dans ce même registre de l'interculturalité, les associations Langues du Tonnerre et Peuple et Culture préparent, à travers les œuvres géantes qui seront installées en période estivale dans l'espace urbain, un voyage à travers un monde sans frontières.

Même invitation au voyage lancée par Richard Rak, qui dans le cadre de son installation «Bleu de Brest», invite chacun de nous, à préparer «son petit nécessaire» pour tendre vers un ailleurs, réel ou onirique (Maison de la Fontaine)

Il convient de préciser que le souci de monstration et de valorisation des dynamiques artistiques concourt à l'éclosion de nouveaux lieux brestois ; la petite édition du livre d'art dispose désormais de son espace, sous l'impulsion de l'association Zédélé, association brestoise qui œuvre depuis 2002 en faveur d'une sensibilisation du plus grand nombre à l'art contemporain (29 ter, rue de la République).

Un petit détour s'impose également vers le quartier de Saint-Martin pour découvrir une petite galerie associative, nouvellement installée, «Soixante et un huit chiens chics» (15, rue Massillon).

Le tour d'horizon n'est pas exhaustif, car les colonnes d'Arrimage ne suffiraient pas à relayer l'ensemble des dynamiques brestoises dans le domaine des arts plastiques. Encore faudrait-il évoquer le travail inlassable de

Passerelle, de la galerie La Navire, l'accompagnement subtil des projets par l'association Labo Z'arts...

Mais il s'agissait, en quelques lignes, d'illustrer la vitalité du petit monde de l'art : parcours artistiques qui se croisent, se rencontrent, se heurtent quelquefois, constat de la présence prégnante de l'artiste dans la Ville, « professionnalisation » de ce même artiste dans sa velléité d'être au croisement des logiques de création, de production, de diffusion, de se positionner au coeur des problématiques urbaines ; en un mot, d'être un acteur social fort au sein de la cité, en l'occurrence, ici, de celle du Ponant.

Janick Calvez